

BALLES
PERDUES

JENNIFER CLEMENT

BALLES PERDUES

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Patricia Reznikov



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Gun Love*

Éditeur original : Hogarth, an imprint of the Crown
Publishing Group, a division of Penguin Random House
LLC, New York.

© Jennifer Clement, 2018.

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2018

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-174-8

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Pour Barbara

Première partie

Ma mère était comme deux cents grammes de sucre en poudre. On pouvait toujours l'emprunter si on en avait besoin, comme on emprunte du sucre à sa voisine.

Ma mère était si adorable, si douce, que ses mains étaient toujours collantes comme après un goûter d'anniversaire. Dans son haleine, il y avait les cinq parfums des bonbons Life Savers.

Et puis elle connaissait toutes les chansons d'amour. Ces chansons qui sont l'université de l'amour. Elle connaissait « Marche doucement près de moi », « Où as-tu dormi cette nuit ? » et « Née sous une mauvaise étoile », et toutes les autres rengaines du genre si-tu-me-quittes-je-te-tue.

Mais la Douceur attire toujours le Grand Méchant Loup et le Grand Méchant Loup repère Mademoiselle Douceur dans n'importe quelle foule.

Ma mère a ouvert la bouche, elle a fait un grand O avec ses lèvres, et elle l'a littéralement aspiré jusqu'au fond de son corps.

Je n'ai pas compris. Elle connaissait toutes les chansons, alors pourquoi aller chercher les ennuis avec cet homme et se laisser remuer les émotions par lui ?

Quand il lui a dit qu'il s'appelait Eli, elle est tombée à genoux.

Sa voix l'a immédiatement domptée. Il n'a eu besoin que de quelques mots. Ses paroles sortaient tout droit d'une chanson, « Je suis ta potion, sweet baby, oh oui, oh oui, ton nom a toujours été écrit sur mon cœur ».

À partir de là, il n'avait plus qu'à la siffler.

2

Moi ? J'ai été élevée dans une voiture. Et quand on vit dans une voiture, on ne s'inquiète pas des orages et des éclairs. On a peur des camions de la fourrière qui pourraient venir vous enlever.

Ma mère et moi nous avons emménagé dans une Mercury quand elle avait dix-sept ans et que j'étais un nourrisson. Du coup, notre voiture, garée au bord d'un parking pour caravanes au milieu de la Floride, est le seul chez-moi que j'ai jamais connu. Nous vivions une existence au jour le jour, un peu comme ces jeux où il faut relier des points et des chiffres pour faire un dessin, on ne pensait pas trop à l'avenir.

La vieille voiture lui avait été offerte pour ses seize ans.

Autrefois, cette Mercury Topaz automatique de 1994 avait été rouge, mais elle était à présent recouverte de plusieurs couches de blanc que ma mère rajoutait tous les deux ou trois ans comme si c'était une maison. La peinture rouge

apparaissait encore sous les égratignures et les éraflures. Par le pare-brise, on voyait le parking à caravanes et une pancarte qui disait : *Bienvenue au camp d'Indian Waters*.

Ma mère avait arrêté le moteur de la Mercury sous un panneau qui annonçait : *Parking Visiteurs*. Elle pensait qu'on n'y resterait qu'un mois ou deux, mais en fait nous y sommes restées quatorze ans.

De temps à autre, lorsque des gens demandaient à ma mère comment c'était de vivre dans une voiture, elle répondait : on est toujours en train de se demander où prendre une douche.

Nous n'avions peur que d'une chose, c'était que les Services de la protection de l'enfance débarquent. Ma mère craignait que quelqu'un à l'école, ou à son boulot, ait l'idée d'appeler le numéro d'urgence de l'enfance maltraitée et que je sois envoyée dans une famille d'accueil.

Elle connaissait tous les acronymes qui étaient comme les lettres *Resquiat In Pace* sur les pierres tombales : LSPE, Lois sur les Services de Protection de l'Enfance, FAP, Famille d'Accueil Plus, et NF, Nouvelle Famille.

— On ne peut pas se permettre de se faire trop de nouveaux amis, disait ma mère. On peut toujours tomber sur quelqu'un qui rêve d'être un saint assis sur une chaise au paradis. Et cet ami peut se transformer en un « Votre Honneur » en un clin d'œil.

— Depuis quand est-ce que vivre dans une voiture peut être considéré comme de la maltraitance ? demandait-elle sans attendre de réponse.

Le camp de caravanes était situé au centre de la Floride, dans le comté de Putnam. Le terrain avait été dégagé pour pouvoir accueillir au moins quinze caravanes, mais il n'y en avait que quatre. Elles étaient occupées.

Mon amie Avril May vivait dans l'une d'elles avec ses parents Rose et le sergent Bob. Le pasteur Rex habitait seul dans une autre, tandis que Mme Roberta Young et son adulte de fille Noelle occupaient encore une autre à côté de l'aire de jeux délabrée. Un couple de Mexicains, Corazón et Ray, habitait dans une caravane vers le fond du camp, loin de l'entrée et de notre voiture.

Nous n'étions pas dans le sud de la Floride, près du golfe du Mexique et des plages chaudes. Pas non plus près des orangeries ni de Saint Augustine, la plus vieille ville d'Amérique. Nous n'étions pas à proximité des Everglades où des nuages de moustiques et une épaisse canopée de lianes et de plantes grimpantes cachent de délicates orchidées. Miami, avec ses échos de musique cubaine et ses rues pleines de décapotables, se trouvait à une longue distance en voiture. Animal Kingdom et Magic Kingdom étaient à des kilomètres. Nous étions au milieu de nulle part.

Deux autoroutes et un ruisseau, que tous appelaient une rivière mais qui n'était qu'un petit affluent de la Saint Johns, entouraient le camp. La décharge municipale se trouvait dans le fond, derrière des arbres. Nous respirions littéralement les ordures. Nous inhalions les gaz de décomposition et de rouille, les piles corrodées, la nourriture pourrie, les déchets hospitaliers dangereux, les odeurs de médicaments et le nuage de détergents chimiques.

— Qui a bien pu avoir l'idée de faire un camp de caravanes et une décharge sur ces terres indiennes sacrées ? disait ma mère. Cette terre appartient aux tribus Timucua et leurs esprits sont partout. Si tu sèmes une graine, c'est autre chose qui pousse ici. Si tu plantes une rose, un œillet sortira du sol. Si tu plantes un citronnier, cette terre te donnera un palmier. Si tu plantes un chêne blanc, tu te retrouveras avec un homme très grand. La terre ici est perturbée, tourneboulée.

Ma mère avait raison. Dans notre coin de Floride, tout était perturbé. La vie était toujours comme une chaussure qu'on aurait mise au mauvais pied.

Lorsque je lisais et relisais les gros titres des journaux sur les présentoirs à côté des chewing-gums et des bonbons à la caisse de la supérette, je me disais que la Floride cherchait les ennuis :

N'appellez pas le 117, achetez une arme ; Un ours revient en ville après avoir été déplacé ; Quatre personnes tuées par de l'héroïne

mexicaine mortelle ; Un ouragan laisse place à un ciel couvert.

Un été, deux alligators siamois sont apparus près de notre rivière. Ils avaient à eux deux quatre pattes et deux têtes.

C'est ma copine Avril May qui les a trouvés. Elle était au bord de l'eau quand elle a vu les bébés alligators sortir de la terre sablonneuse à côté du petit ponton en bois. Des fragments de coquille blanche leur collaient encore aux écailles du dos qu'ils se partageaient.

Avril May n'a pas demandé son reste. Elle savait ce que nous savions tous : là où il y a un œuf d'alligator, il y a une mère alligator en colère pas très loin.

Ce même après-midi, après que la nouvelle s'était répandue dans le camp, tout le monde est descendu à la rivière pour voir si les bébés alligators étaient encore là. Ils n'avaient pas bougé de leur lieu de naissance et aucune mère ne s'était montrée. Il y avait de minuscules morceaux de coquille brisée autour d'eux.